

Après le printemps érable?

l'émili
e

PROPOS RECUEILLIS PAR
CAROLINE DAYER

À la suite de l'expression de leur indignation, les universitaires québécois-e-s sont retourné-e-s à leurs études. Certaines, comme Line Chamberland, pointent à l'avant-garde. Rencontre avec cette chercheuse et militante féministe – professeure au département de sexologie (UQAM) et membre du Réseau québécois en études féministes (RéQEF) – qui a fait de la conciliation un outil de prédilection.

Quels sont les enjeux actuels du féminisme dans le contexte québécois?

Line Chamberland: Actuellement, le mouvement féministe est sur la défensive parce qu'il y a un gouvernement conservateur au niveau fédéral. La question de l'avortement revient de façon indirecte à travers des débats sur le statut légal du fœtus, et c'est une menace qui vise à remettre en question les lois sur l'interruption de grossesse. Le gouvernement conservateur au pouvoir est antiféministe, anti-homo, anti-environnementaliste, donc il coupe ces subventions. Par exemple, la Fédération des femmes du Québec, qui est la coalition de plusieurs organismes féministes, a vu son budget diminué d'une part substantielle, ce qui affaiblit les organisations et rend plus facile d'attaquer les acquis féministes.

Qu'en est-il justement de ces acquis?

Des batailles ont été remportées sur l'équité en emploi, toutefois les écarts salariaux demeurent importants et l'égalité sur le plan du travail, notamment l'accès à divers types d'emplois, n'est pas acquise. Le temps partiel, les situations précaires sont toujours davantage le lot des femmes et c'est souvent lié au partage des tâches domestiques. Il y a d'ailleurs un vaste programme au Québec concernant les garderies à peu de frais afin de promouvoir des conditions qui facilitent le travail des mères. Un autre problème au Québec renvoie au mouvement masculiniste, antiféministe. Il y a toujours eu des ressacs, mais là il s'agit d'un mouvement organisé. Cette période est difficile et nous avons affaire à un plafonnement des gains, notamment à travers la vision néolibérale qui force les mouvements à se rabattre sur les acquis et enlève des moyens qui permettraient d'avoir une force de proposition.

Quelles sont les questions vives qui se posent au sein de ces mouvements?

La question intergénérationnelle et une interrogation sur le «nous femmes» et la diversité sont particulièrement saillantes. Cet écart entre

générations, où beaucoup de jeunes disent que c'est acquis maintenant, pose la question sur la manière d'intéresser et de mobiliser les jeunes femmes. Donc la Fédération des femmes du Québec a fait un travail de soutien d'un congrès pour les jeunes féministes et une certaine relève est en train d'émerger. Il est nécessaire de la soutenir.

Un autre enjeu est celui de l'intégration des femmes des communautés ethnoculturelles. Chez nous, le terme «communauté» est très employé, mais on s'aperçoit que le mouvement des femmes a beaucoup de difficulté à l'intégrer, non seulement dans la liste des revendications, mais aussi dans les équipes de travail. Le danger consiste à ne pas reproduire les rapports d'inégalité et d'exclusion, par exemple par rapport aux femmes handicapées, migrantes, et il s'agit donc de leur permettre d'accéder à un pouvoir d'agir aussi au sein des mouvements féministes. Des états généraux sont justement à l'ordre du jour.

Quels sont à vos yeux les messages fondamentaux à transmettre?

Il est nécessaire de faire attention aux divisions pour qu'elles ne se creusent pas, pour qu'elles ne deviennent pas des fractures. Des luttes de longue date ont donné des gains qui sont en train de s'épuiser et il faut reprendre les luttes d'une autre façon. Plutôt que de discréditer ces femmes et leurs luttes, il faut voir quelle était leur situation et les enjeux de l'époque. Il peut bien sûr y avoir des désaccords, mais il ne faudrait surtout pas tomber dans le mépris.

De quelle façon vivez-vous votre engagement féministe?

Je suis davantage une personne de conciliation que de confrontation. Cela a été ma façon de m'insérer dans le féminisme, dans mon syndicat. J'essayais de réaliser des rapprochements. J'étais tiraillée en moi, par exemple sur les tensions concernant la reproduction de l'hétéronormativité d'une part et la mouvance queer d'autre part: est-on en train de s'assimiler, de se conformer aux normes dominantes? Mais en même temps les lois ne sont-elles pas nécessaires et susceptibles de changer le quotidien? Je peux vivre ces déchirements dans mon for intérieur, exprimer des opinions politiques, mais je ne veux pas en faire des lignes de fracture, des clachs. Je suis pour l'écoute mutuelle. Je m'efforce de rassembler plutôt que de diviser.

Est-ce le fil rouge de votre démarche?

Le fil conducteur de mon travail militant et de mes recherches se tisse autour des questions d'intégration et de marginalisation liées à l'orientation sexuelle et à l'identité de genre, autour

du respect des droits dans des contextes institutionnels. Je me suis centrée sur le milieu de travail, le contexte scolaire ainsi que sur les services sociaux et de santé. Les questions identitaires sont toujours présentes mais l'idée principale renvoie aux contextes institutionnels dans le sens où le changement passe par des lois, mais pas uniquement par elles. Il est nécessaire de transformer les pratiques institutionnelles. En effet, il y a des discours en faveur de l'égalité, mais concrètement la question se pose de ce qui est mis en place pour

créer des milieux vraiment ouverts aux différentes formes de diversité.

Quels objectifs désirez-vous atteindre concernant les discriminations dans ces contextes institutionnels?

L'objectif est d'identifier et de documenter, une fois que l'égalité des droits est établie, les situations de discrimination mais aussi les craintes des personnes dans leur milieu professionnel ou face au système médical. Cela permet de construire des outils adaptés et de développer des sessions de formation pour les professionnel-

le-s de l'éducation, de la santé et des ressources humaines.

Quels sont vos principaux constats?

La marginalisation des lesbiennes et la difficulté d'inclure les dimensions trans* alors que les questions de genre sont incontournables. J'essaie de les amener autant dans le champ associatif qu'universitaire, de les ouvrir et de créer des échanges. Je me définis donc comme une alliée des trans* dans les mouvances féministes et je demeure féministe, d'un féminisme pluriel dont la lutte continue à être fondamentale. I



Line Chamberland: «Je me définis donc comme une alliée des trans dans les mouvances féministes et je demeure féministe, d'un féminisme pluriel dont la lutte continue à être fondamentale.» JOANNA OSBERT

«Desperate Alkestis», le mythe de service

THÉÂTRE • La pièce, mise en scène par Anne Bisang, cache une pépite: la déesse immigrée. Ou comment traiter les problématiques sexisme-racisme-classisme avec acuité et humour.

NATHALIE BROCHARD

L'adaptation de Marine Bachelot est dense et intense. Les personnages sont traversés par la complexité de notre époque et chacun pourrait faire l'objet d'une thèse. L'un d'eux retient particulièrement notre attention pour ce qu'il représente dans les sociétés occidentales: Perséphone, la jeune fille au pair colombienne. Cette figure, au croisement des rapports de sexe, de classe et de race, questionne en grande partie les fonctionnements de notre système économique et politique. Chacun-e de nous finit par trouver normal de payer 20 francs une paire de jeans et ne préfère surtout pas savoir le coût social que cela entraîne pour la jeune tisseuse indienne ou bangladaise; quant à la femme de ménage brésilienne sans papiers, elle peut s'estimer heureuse qu'on lui donne du travail chez nous... Exploita-

tions ordinaires, héritages d'un passé encore présent, lâchetés confortables...

L'adaptation contemporaine de la pièce d'Euripide appuie là où ça fait mal en posant un regard critique sur ces mécanismes qu'on choisit d'ignorer parce qu'ils nous arrangent bien. Pour Anne Bisang, la servante «incarne cette réalité». Elle précise qu'«aujourd'hui des formes d'esclavagisme demeurent. Il y a toujours des maîtres et des serveurs».

Ces femmes migrantes, à la fois miroir et repoussoir, nous les côtoyons sans culpabilité. Et que les auteures de *Desperate Alkestis* intègrent cette figure dans l'univers bling-bling du foot et des femmes de footballeurs est très significatif. D'autant que le personnage de Perséphone avait disparu du mythe au fil des

siècles. «Dans notre pièce, nous avons souhaité redonner une place à cette déesse. Comme il ne reste aucune trace écrite, nous avons toute liberté de lui donner un rôle de premier plan. Le duo qu'elle forme ainsi avec le rôle-titre Alkestis est un des éléments forts de la pièce», explique Anne Bisang.

La solidarité entre femmes donc? Parce qu'Alkestis a tout à gagner d'une Perséphone conscientisée, éduquée, vive qui lui révèle d'autres réalités que l'univers étriqué d'une petite station de ski pour riches dans lequel elle vit confinée et parce que la déesse a des désirs très humains, un rapprochement entre les mondes est possible.

Pour la forme, Almodovar n'est jamais loin et Perséphone pourrait être la cousine éloignée de la

Juana de Kika (la femme de ménage jouée par Rosy de Palma), d'ailleurs la metteuse en scène genevoise admet avoir souvent pensé au réalisateur espagnol, qu'elle considère au cinéma comme «l'un des meilleurs traducteurs de cette capacité à passer de l'émotion du drame à celle de la comédie». Si *Desperate Alkestis* n'est pas une comédie postcoloniale, Marine Bachelot et Anne Bisang savent nous déridier en nous ouvrant les yeux sur des thématiques contemporaines trop rarement abordées. I

Desperate Alkestis, du 30 octobre au 18 novembre 2012,

Théâtre du Grütli, 16 rue du Général-Dufour 1204 Genève. Samedi 17 novembre à 15h: «Spéciale l'émiliE». Table ronde avec notamment Marie-Noëlle Schurmans, sociologue, et après le spectacle, concert de Billie Bird pour sa première date genevoise.